



*J. Morfant d'Orn*

# LES MODES PARISIENNES.

*Toilette de bal — Bracelets de Darche, Joaillier de M<sup>te</sup> le Prince de Joinville, passage des Panoramas, 55 —  
Habit et Pardessus de Lacroix, tailleur, rue St<sup>e</sup> Anne, 55 — Chapeau Gibus, rue Vivienne, 20 — Canne  
des Mag<sup>ns</sup> de M. Lemarchal, boulevard Montmartre, 17.*

*Paris, chez Aubert et C<sup>ie</sup> Place de la Bourse.*

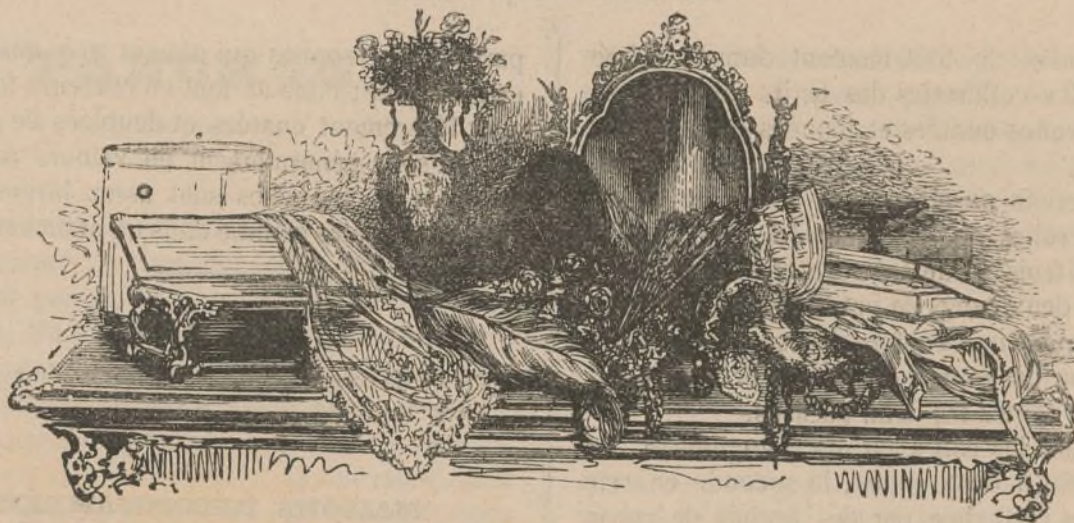












## LES MODES PARISIENNES.

### PRIME DE 1846.

Ainsi que nous l'avons annoncé, la prime offerte aux abonnés d'un an, pour l'année 1846, se composera de **DESSINS DE TAPISSERIE EN COULEURS**. Elle est en voie d'exécution, mais elle ne pourra être livrée avant le mois prochain au plus tôt.

Nous rappellerons à cette occasion que tout souscripteur de trois mois peut acquérir le droit de recevoir la prime en complétant son abonnement par l'envoi de 24 fr. pour les trois autres trimestres.

#### Sommaire.

MODES DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. — FANCHON (fin), par HENRY BERTHOUD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

### MODES.



Enfin l'on commence à danser, doucement, sans entrain, et parce que c'est l'habitude de donner bal à cette époque. Il nous faudrait une nouvelle danse à succès pour raviver un peu la physionomie de nos salons. Il y a bien la redowa, qui peut-être est

appelée à un avenir brillant, — oui, peut-être; — mais dans le doute on s'abstient, et l'on ne sait en vérité sur quel pied danser!...

Si l'on se rappelle avec quel enthousiasme fut reçue la polka et quelle animation elle porta dans les bals, on comprendra que le besoin d'une danse nouvelle se fasse généralement sentir.

Quoique la mazurka n'ait pas obtenu, l'an dernier, un succès aussi grand que la polka, sa sœur aînée et bien-aimée, du moins servit-elle de prétexte à de petites réunions; bien avant la saison des bals, il fallait s'entendre, on faisait des répétitions, tout comme pour jouer une comédie, un vaudeville, un opéra. Malgré tout, comme elle était rarement bien exécutée, la mazurka devint fort ennuyeuse pour... les spectateurs, qui, ne dansant pas, se trouvaient fort peu dédommagés. O Mode, souveraine absolue, impose donc à tes sujets une danse qui ranime la gaieté! La contredanse est monotone, la polka est trop populaire; il ne reste plus que la valse à deux temps, qui, elle aussi, devient vieillotte et demande une compagne pour soutenir ses pas.

La mode, il est vrai, a fort affaire en ce moment: ne lui faut-il pas régler les toilettes du matin, du soir, de dîner, de raout et de bal! Pour le matin, elle adopte les robes de chambre en cachemire ou en soie ancienne à grands dessins; les unes et les autres garnies devant, autour des manches et des poches, d'un revers de satin piqué de même couleur que la doublure; — des petits bonnets en dentelle avec ruban ou velours nuancé; — des fichus brodés devant avec entre-deux brodé, pour petit col montant, bordés de deux rangs tuyautés de mousseline



avec petit tulle : le tout montant dans le même genre que les collerettes des petits garçons ; — et des pantoufles ouatées et piquées en forme de sandales.

Nous citerons aussi pour ce genre de demi-toilette les robes de satin bleu-Joinville, ornées de deux ou trois volants de dentelles noires surmontés de deux rangs de petits velours noirs. — Avec cette robe une coiffure de dentelle noire va très-bien, ou un bonnet de blonde orné de fleurs qui va avec toutes les demi-parures.

Pour le soir les robes garnies d'angleterre, les robes d'étoffe à deux jupes, la seconde ouverte des côtés et rattachée par des nœuds de ruban de satin ; et les robes longues et arrondies sur les hanches, où elles deviennent très-courtes pour s'élargir de nouveau et finir en pointe devant. — Avec cette robe un chapeau de Lemonnier-Pelvey est indispensable : chapeau en velours de forme un peu fermée, à bavolet et orné d'un petit saule de plume. — Un paletot de velours ou même une visite, à la condition toutefois, et cette condition est rigoureuse, qu'elle soit garnie de deux hauts rangs de dentelle noire.

Pour toilette de dîner, la mode exige des robes de taffetas d'Italie blanc, de reps rose ou de velours épinglé de couleur tendre. — Une robe de taffetas blanc est charmante garnie devant par de gros boutons en marcassite ou en perles entourées de cette même marcassite ; le corsage demi-décolleté en cœur avec revers de dentelles. Elle est encore très-bien ornée d'un petit ruban de satin large d'un doigt, plissé plat en deux fois à la vieille ; dans ce cas, la jupe doit avoir des revers devant, finissant en pointe à la ceinture, bordés de ce ruban plissé. Les manches de ces robes sont demi-longues, un peu plus larges du bas et bordées du même plissé. — Ces ornements se font sur les robes d'étoffes citées plus haut.

Le jour, pour toilette de visite ou de promenade, ce sont des robes de soie damas, pékins satinés brochés ou unis, garnies de petits velours frappés de dentelles noires, ou de boutons, — ou bien encore une robe de velours gros-bleu, gros-vert ou pain-brûlé, garnie de larges boutons d'acier, de marcassite ou de stras. — Le corsage à basquine et les robes de tulle à deux et trois jupes, ou les garnitures de bouillonnés sur une seule et la couvrant presque entièrement, et les garnitures de fleurs rattachant une seconde jupe ouverte en quatre lés devant, et puis pour grande toilette les robes de tulle ou de tarlatane brodées or ou argent.

La famille des robes du soir est si nombreuse, que nous lui consacrerons prochainement un article spécial et très-minutieux dans ses détails.

#### MODES D'HOMMES.

Les redingotes-pardessus sont fort à la mode

parmi les personnes qui aiment une mise simple et distinguée ; elles se font en couleurs foncées et sont légèrement ouatées et doublées de soie. Les collets sont généralement en velours assorti au drap, et les manches sont assez larges pour y cacher les mains comme dans un manchon.

#### PATRON.

Patron de corsage décolleté pour robe du soir.  
Passe de capote.

#### MAISONS RECOMMANDÉES.

**Lemonnier-Pelvey** pour les modes, rue Saint-Honoré, 348.

**Vagueur-Dupré**, éventails, écrans nouveaux n'occupant guère plus de place qu'un éventail, et se fermant de la même manière. Ecrans de lumière dans le même genre. Très-riche assortiment de ces articles. Rue de la Paix, 49.

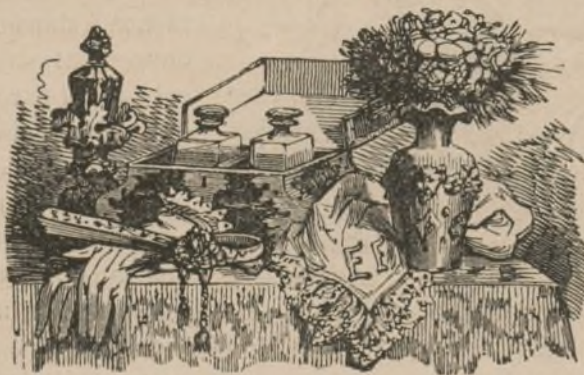
**Cior fils**, costumes de petits garçons. Nos abonnés se souviennent que les plus jolis modèles de toilettes de jeunes garçons ont été fournis par M. Cior fils. Rue Richelieu, 47.

**Gibus**, renommé pour les chapeaux mécaniques si commodes au bal, au spectacle et en voyage. Chapellerie de tous genres. Rue Vivienne, 20.

**Madame Beaudoux**, magasin de dentelles. — Angleterre ancienne et nouvelle. — Alençon. — Application de Bruxelles. — Dentelles noires, etc. Madame Beaudoux achète de première main et fait fabriquer directement, ce qui lui permet de vendre à des prix modérés. Rue de la Paix, 2.

**Mayer**, gants, cravates, tabliers de luxe, nouveautés en fichus, sacs brodés en perles d'acier, soutaches d'or et d'argent. — Echarpes pour coiffures, genre oriental. — Glands algériens, épingles pour coiffures, sachets pour gants et mouchoirs. Rue de la Paix, 26.

La reine et LL. AA. royales mesdames les duchesses de Nemours et Cobourg et la princesse de Joinville ont visité les ateliers et les salons de Constantin. La ravissante perfection des ouvrages en fleurs artificielles qui ont été placées sous les yeux de S. M. et des princesses les ont vivement surprises et ont obtenu leurs suffrages unanimes. La reine a daigné écouter avec le plus vif intérêt tout ce que M. Constantin, questionné par elle, a eu à lui dire sur son établissement. Sa Majesté et LL. AA. royales ne se sont retirées qu'après avoir fait un choix considérable de ces admirables fleurs.





**FANCHON.**

(FIN.)

« Le bon cœur de Fanchon avait seul commencé ce petit roman : le chevalier Dorat se chargea de le terminer par un dénouement ingénieux. Durant son délire, Madelon avait souvent appelé ses enfants et son mari. Un courrier, expédié secrètement en Savoie, n'avait point tardé à rapporter les renseignements nécessaires au poète. Le jour où Madelon put se lever et sortir, le chevalier offrit sa voiture pour la promener ; il la conduisit dans le faubourg Saint-Antoine. Là, le carrosse s'arrêta devant une maison de modeste apparence. A peine la porte se fut-elle ouverte, que Madelon jeta un cri et s'évanouit... Elle avait reconnu la maison qu'elle habitait en Savoie, et le jardin était disposé de manière à lui rappeler son pays natal. L'émotion de la convalescente devint encore plus vive lorsqu'elle vit sortir de la chaumière son mari et ses quatre enfants, qui se précipitèrent en pleurant dans ses bras. Des applaudissements saluèrent cette scène attendrissante ; car deux ou trois cents personnes cachées derrière les arbres s'étaient disputé la faveur d'y assister.

» Madelon, comblée de présents, fut mise en possession de la maison et de jardin achetés pour elle. L'abbé de Latteignant rima son histoire en couplets que Fanchon chanta au Cadran-Bleu ; les orgues de Barbarie les popularisèrent et les exportèrent en province, si bien que la France entière apprit à s'attendrir sur les aventures de Madelon, et à bénir la bienfaisance de Fanchon-la-Vieilleuse.

» Pour bien comprendre, monsieur, l'éclat et la popularité d'une pareille comédie, il faut se reporter aux temps où elle eut lieu. Watteau et Boucher avaient remis les scènes pastorales à la mode. Il fallait, à tout prix, des agneaux peignés, frisés, poudrés, avec des nœuds de rubans roses au cou ! Des bergères en paniers et en fourreau de taffetas gardaient ces troupeaux mignons en montrant leur petit pied renfermé dans les contours chinois d'une pantoufle rose. Quant aux bergers, ceux de l'Opéra réalisaient l'idée que s'en formaient les Parisiens : jouer de la flûte, passer les journées aux pieds des bergères, leur tenir des propos d'amour, s'affliger de leurs rigueurs et se réjouir de leur tendresse, composaient leur seule occupation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Madelon, son mari et ses enfants avaient été parés d'habits de velours et de soie le jour de leur entrevue romanesque, et que la chaumière et le jardin avaient été accommodés dans le même goût.

» Quoi qu'il en soit, cette aventure mit plus que jamais en vogue les bergeries. La fille de Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, voulut avoir un chalet

suisse à Trianon. Louis XVI se prêta complaisamment à cette innocente parodie, et il parut, en costume de bailli, dans la ferme de la belle princesse. Celle-ci vint en jupon court lui faire la révérence et lui présenter du lait qu'elle avait trait de ses mains royales ; madame de Polignac et la princesse de Lamballe représentaient les filles de ferme.

» Ainsi le caprice de Fanchon trouva des imitateurs jusque sur le trône même !

» Au milieu de ses triomphes et de sa fortune, la belle Savoyarde résistait à toutes les séductions qu'on lui prodiguait. Le comte d'Artois lui-même n'avait pu réussir à se faire aimer de la vieilleuse. La calomnie, faute de mieux, s'en trouvait réduite à lui donner pour amant l'abbé de Latteignant, qui comptait plus de soixante-dix ans, et qui se bornait à venir dîner tous les jours chez Fanchon et à composer pour elle, au sortir de table, des couplets nouveaux.

» Ce fut à l'époque où la fortune de Fanchon était arrivée à sa plus grande apogée, que le chevalier Dorat me conduisit chez elle. Elle occupait, rue du Pas-de-la-Mule, un petit hôtel magnifiquement meublé ; les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la faveur, fort difficile à obtenir, d'être admis au souper dont la vieilleuse, en sortant du Cadran-Bleu, faisait les honneurs avec une aisance et une simplicité remarquables.

» Un soir, je vis Dorat triste et soucieux ; il me conta le pari qu'il avait fait avec l'usurier Blondin, et ajouta :

« — Hélas ! mes prévisions n'étaient que trop fondées ! La pauvre enfant se laisse aller étourdiment à un goût effréné de luxe et de dépense. Déjà les dettes commencent à l'enlacer de leurs rets fatals. Enivrée de son succès, elle ne comprend pas que la fantaisie qui l'a élevée sur un autel peut demain la rejeter dans l'oubli et dans la misère ! En vérité cette petite folle, avec sa sagesse, sa beauté et son excellent cœur, me donne des idées d'ordre et d'économie auxquelles je n'ai jamais songé pour moi !

» Ces paroles de Dorat, loin de m'affliger, me causèrent une sorte de joie ; car j'avais vingt ans alors, monsieur, et une grande fortune dont je pouvais disposer à mon gré. Éperdument amoureux de Fanchon, comme tous ceux qui approchaient d'elle, et comme eux également repoussé par une pudeur sans forfanterie et une dignité calme qui centuplait ma passion, je résolus de mettre aux pieds de la belle Savoyarde ma fortune, mon nom et ma main, en un mot d'en faire ma femme.

» Monsieur, on a abusé de semblables situations dans les pièces de théâtre : écrites, elles sont devenues aujourd'hui d'insignifiants et vulgaires lieux communs ; mais, croyez-m'en, on éprouve une grande et profonde émotion lorsqu'on



voit une pauvre femme, les yeux pleins de larmes, vous tendre une main tremblante, et répondre :

» — Si vous étiez de ma condition, je m'estimerais heureuse d'être à vous ; mais bientôt, monsieur, vous regretteriez cette mésalliance : je ne veux pas punir votre générosité par un repentir.

» Ni mes larmes, ni mes protestations, ni mes prières ne purent la fléchir : désespéré, je partis pour l'Amérique, résolu à me faire tuer pour la cause de l'indépendance, ou plutôt pour oublier Fanchon.

» L'absence, l'éloignement, la vie des armes, périlleuse et pleine de mouvement, guérissent vite de l'amour. Peu à peu le souvenir de Fanchon devint pour moi une pensée sans amertume ; je ne l'oubliais point, mais je ne la regrettais plus. Cependant n'allez pas juger de moi plus mal que je ne le mérite : jamais je ne songeais à elle sans un vif sentiment de reconnaissance et d'admiration pour son généreux désintéressement.

» Bien des années s'écoulèrent avant mon retour en France, et bien des événements étaient survenus. Le chevalier Dorat, l'usurier Blandin et l'abbé de Latteignant étaient morts ; personne ne songeait plus à Fanchon, disparue de Paris ; enfin la révolution et son terrible mouvement commençaient à bouleverser la France et préparaient les échafauds de 93.

» J'arrivais d'Amérique avec des idées libérales et républicaines. La république française menaçait sa tête ; il me fallut émigrer et chercher un asile en pays étranger : je me réfugiai en Allemagne.

» Un soir, monsieur, j'étais dans les rues de Vienne, le cœur plein de cette tristesse qu'on éprouve avec tant d'amertume loin de son pays natal. Jugez de mon émotion et de mon trouble lorsque j'entendis tout à coup un des airs favoris de Fanchon. Une voix cassée disait, en s'accompagnant sur la vielle, les premiers couplets composés par l'abbé de Latteignant pour celle que j'avais tant aimée. Ému jusqu'aux larmes, je m'approchai du groupe où l'on jouait cet air, et je vis, à la clarté de deux lampions fumants, des chiens revêtus de haillons qui exécutaient une danse.

» Cependant la vielle et la voix continuaient toujours les couplets de l'abbé de Latteignant. Une femme formait à elle seule l'orchestre qui me rappelait de si vifs souvenirs. Je m'approchai d'elle : la maladie et la misère se lisaient en déplorables caractères sur ses traits flétris et dans ses vêtements usés.

» — De qui donc avez-vous appris ces couplets ? lui demandai-je en déposant mon offrande dans la soucoupe qu'elle présentait aux passants.

» Elle leva les yeux, me regarda, frissonna des pieds à la tête, puis s'éloigna sans me répondre.

» Je rentrai chez moi plein d'une tristesse inexplicable. Durant toute la nuit, avec une terreur instinctive, je cherchai à me rappeler où j'avais vu cette femme. Je ne pouvais obtenir de mon souvenir rien de net et de certain ; enfin une horrible clarté traversa mon esprit.

» — Fanchon ! m'écriai-je, c'est Fanchon !

» Je me levai aussitôt : je parcourus inutilement toutes les auberges ; le soir, je visitai chacune des places publiques de Vienne... je ne revis plus la joueuse de vielle.

» Voilà, monsieur, tout ce que je sais de Fanchon. Était-ce bien elle que la misère avait jetée si bas ? je ne m'arrête jamais à cette idée sans frémir. Dieu veuille que je me sois trompé, et cependant une voix secrète me crie que je ne me trompe point ! N'est-ce pas affreux, monsieur, de penser que Paris applaudit avec transport à Fanchon, qu'il en fait l'apothéose, et que peut-être en ce moment, abandonnée de tous, elle succombe à la misère et à la faim ! »

En disant cela, le comte essuya ses yeux, tendit la main à Brazier, et s'éloigna en silence.

#### POST-SCRIPTUM.

Mercredi soir, j'ai trouvé, en rentrant chez moi, une lettre dont le cachet de cire blanche blasonnait des armoiries qui m'étaient inconnues.

Cette lettre, écrite sur un charmant petit papier vélin parfumé, portait, à son aile gauche, le même écusson que le cachet, et contenait ce qu'on va lire :

« J'ai un secret à vous révéler, monsieur. Ma première pensée avait été de vous prier de passer chez moi ; j'ai réfléchi qu'un rendez-vous dans un lieu public serait plus convenable. Venez donc ce soir à l'Opéra, et montez dans la loge de la femme qui tiendra à la main, comme Louise de Chaulieu de M. de Balzac, un bouquet de camélias rouges et blancs. »

Deux heures après, à l'aide de ma lorgnette, je cherchais dans toutes les loges de l'Opéra le bouquet mystérieux. Après des investigations longues et minutieuses, je restai convaincu qu'il ne se trouvait aucun bouquet dans aucune des mains appuyées sur la balustrade de velours rouge.

Une seule loge restait vide, ce fut vers elle que je dirigeai impatiemment mes regards.

Le second acte de la *Reine de Chypre* se termina sans que personne eût paru dans cette loge.

Persuadé que j'étais victime d'une plaisanterie, je pris le parti de ne m'occuper que du spectacle, et je finis par oublier tout à fait, en écoutant le beau duo que chantent si bien Dupré et Baroillet, le mouvement d'humeur que fait ressentir à l'homme le plus patient même une inoffensive mystification.

Quand le rideau se baissa, la loge vide n'était pas encore remplie.



Au quatrième acte, tandis que mademoiselle Maria dansait avec tant de grâce le pas cypriote auquel son talent plein d'expression sait donner un caractère si méridional, j'entendis une porte de loge s'ouvrir et se fermer avec un bruit qui domina l'orchestre lui-même. Je ne détournai même pas la tête, je ne quittai même pas les yeux de dessus la scène; j'éprouvais trop de plaisir à suivre les bonds hardis et les poses capricieuses de la jolie mime, pour songer encore à mon rendez-vous.

Après le divertissement, je me levai pour partir.

Le bouquet de camélias rouges et blancs resplendissait dans la loge restée si long-temps déserte.

Sans me souvenir de mon long désappointement, de ma mauvaise humeur et de ma rancune, je franchis rapidement les marches de l'escalier, et je me trouvai, peu d'instants après, en face de la porte de la loge mystérieuse. Elle s'ouvrit d'elle-même, comme la grotte enchantée des *Mille et une Nuits*.

Une femme se trouvait seule dans le petit boudoir tendu d'étoffe de soie, et dont un riche tapis recouvrait le plancher. Elle me montra en souriant un fauteuil, et m'invitant à m'asseoir :

« Vous vous attendiez à une fée plus jeune, n'est-ce pas? demanda-t-elle. Mais ces fées-là, monsieur, ne donnent point, les premières, de rendez-vous aux poètes. Me pardonnerez-vous la petite déception que votre imagination vous a valu et que j'ai peut-être un peu provoquée par mes allures de roman? »

Il y avait un charme et une bonhomie ravissants dans la voix douce et sonore de la vieille femme : ses yeux brillaient d'un esprit vif; ses manières annonçaient une extrême distinction; elle put lire dans mes regards peu de déconvenue et de regret.

« Voilà vraiment qui est bien, monsieur ! Mes cheveux blancs et mes soixante-cinq années, — car j'ai soixante-cinq ans, monsieur, — ne vous font point peur. Pour récompense, je vais vous parler d'une personne à laquelle, s'il faut en juger par moi, vous avez su intéresser vos lecteurs, et dont vous ignorez la destinée véritable. J'ai connu Fanchon, monsieur; elle est morte dans mes bras, et je puis ajouter un troisième chapitre aux deux que vous avez publiés déjà sur la célèbre vielleuse.

« Ce n'était point Fanchon, monsieur, que M. le comte de Forceville avait rencontrée en Allemagne : son amour pour elle, la puissance des souvenirs qu'avaient éveillés en lui le son de la vielle, les couplets de Latteignant, la nuit, et quelque ressemblance peut-être avaient causé son erreur. Tandis qu'il croyait Fanchon errante, pauvre et réduite au triste métier de faire danser

des chiens savants, Fanchon, sous le nom de madame Laurent, occupait un joli hôtel dans le faubourg Saint-Antoine : elle menait une existence paisible, malgré la révolution qui bouleversait Paris et changeait si cruellement l'organisation sociale de la France. Grâce à son obscurité et aux abondantes aumônes qu'elle distribuait aux pauvres de son quartier, elle n'eut rien à redouter de la terreur; enfin, quand il prit fantaisie à MM. Bouilly et Pain de mettre son histoire en scène, elle put jouir de sa propre apothéose, et rester témoin invisible de l'intérêt qu'excitaient son souvenir et son nom. Le jour où le comte de Forceville assista, près de M. Brazier, à une représentation de *Fanchon la vielleuse*, je me trouvais, avec l'héroïne de la pièce, dans une des baignoires de côté. Là, je fus témoin de l'émotion qu'éprouva la vieille femme (car elle avait soixante-cinq ans, monsieur, comme je les ai aujourd'hui) lorsqu'elle reconnut dans ce vieillard chauve et blanc, que son nom troublait encore, celui qui l'avait tant aimée; une larme brilla dans ses yeux presque septuagénaires, et sa main serra silencieusement la mienne.

» Dès ce moment une activité juvénile s'empara de ma vieille amie : on aurait dit qu'elle se retrouvait à dix-huit ans; non-seulement elle sortit seule, à diverses reprises, ce qui ne lui arrivait jamais; mais encore elle détacha sa vielle du clou auquel elle était restée suspendue depuis tant d'années, et elle se remit à chanter les couplets dont s'était extasiée tant de fois la foule du Cadran-Bleu; quand on l'interrogeait, elle détournait les questions avec adresse, souriait et paraissait émue.

» Fanchon, monsieur, ou plutôt madame Laurent n'était point restée la créature ignorante que vous avez dépeinte. Quand elle eut cessé de chanter en public, ce qu'elle fit peu de temps après le départ du comte pour l'Amérique, elle songea sérieusement à se donner l'éducation qui lui manquait : elle apprit à lire et à écrire, employa ses loisirs à des études solides, et finit par devenir une femme instruite autant que spirituelle. Chaque soir, mon père, vieux chevalier de Saint-Louis, que le crédit et la popularité de madame Laurent avait protégé contre la révolution, venait chez elle faire une partie de reversis, dont les deux autres partners étaient un abbé du voisinage, monsieur Moreau et moi.

» Un soir Fanchon m'apprit que j'allais me trouver affranchie de la fatigue de mes longues séances à la table de jeu; j'avais un successeur. En effet, quelques instants après mon arrivée, je vis entrer dans le salon, avec l'abbé Moreau, un vieux monsieur que l'ecclésiastique présenta gravement à la maîtresse de la maison. En s'acquittant de ce cérémonial, il échangea avec Fanchon un regard d'intelligence.



» Le nouveau venu était le comte de Forceville, que nous avons vu au Vaudeville quelques semaines auparavant, lorsque le nom de la vielleuse produisit sur lui une si vive impression.

» Mon amie, inquiète et troublée, semblait craindre et désirer tout à la fois que le comte la reconnût. Hélas! la voix, la démarche, les traits de Fanchon n'éveillèrent en lui aucun souvenir; il ne s'occupa que de la partie de reversis, dans laquelle il déploya un talent de première force. Quand vint le moment du souper, il fit preuve d'un appétit égal à sa supériorité de joueur. En prenant congé de madame Laurent, il demanda la permission de venir rendre quelquefois visite à son aimable voisine.

» — A dater de demain, je vous attends tous les soirs, répondit-elle en souriant.

» Quand le comte fut parti, elle m'emmena dans sa chambre à coucher et m'embrassa en pleurant.

» — Je suis folle, dit-elle : à mon âge, je devrais avoir oublié les souvenirs et les rêves de ma jeunesse. Eh bien, ma chère enfant, je vous en fais l'aveu, j'éprouve une tristesse profonde, un chagrin plein d'amertume d'avoir passé près de l'homme qui m'a tant aimée huit heures entières sans qu'il me reconnût, sans qu'un battement de son cœur, sans qu'un pressentiment vint lui dire : là, près de vous, se trouve cette Fanchon pour laquelle vous vous êtes exilé, Fanchon qui vous a sacrifié son bonheur et jusqu'à son amour.

» Pendant une année entière, le comte de Forceville vint passer chacune de ses soirées chez madame Laurent. Quoiqu'il cachât sa pauvreté avec un soin extrême et malgré la recherche industrielle qu'il apportait à sa toilette, il ne fallut pas une grande perspicacité pour comprendre qu'il subissait une de ces misères désastreuses dont la révolution avait frappé tant de personnes naguère heureuses et riches. Peu à peu les bijoux du comte disparurent les uns après les autres : ses doigts se dépouillèrent de leurs bagues; un soir, sa boîte d'or se trouva remplacée par une tabatière de corne, et, à la canne à pomme richement ciselée sur laquelle il s'appuyait, succéda un jonc simple et sans valeur. Enfin, au lieu du linge fin et soigneusement blanchi qu'il se complaisait à porter, on lui vit des chemises de toile grossière et renouvelées moins souvent. Du reste, sa sérénité ne semblait altérée en rien; en apparence il garda son humeur joviale et ne démentit pas son noble orgueil.

» Un jour que mon père et l'abbé Moreau n'avaient pu venir, Fanchon dit au comte, non sans baisser les yeux et sans trembler :

» — La vie solitaire est une triste chose pour une femme même de mon âge. Il me prend parfois la fantaisie de me marier.

» Le comte tressaillit, mais il garda le silence.

» A soixante-six ans, mon cher comte, une femme peut bien faire elle-même, et la première, une déclaration. Monsieur de Forceville, voulez-vous m'épouser? Vous n'aurez plus ainsi la rue à traverser pour venir faire chez moi, le soir, votre partie de reversis.

» Une larme coula le long des joues du comte. Il prit la main de madame Laurent.

» — Mon amie, répondit-il, je comprends toute la générosité de vos adorables intentions; j'en éprouve une profonde reconnaissance... mais je ne saurais les accepter.

» — Vous ne sauriez donc point m'aimer?

» — Au contraire; je ressens pour vous un sentiment tendre, dont je suis parfois tenté de m'accuser comme d'une faute.

» — Je ne vous comprends pas, balbutia l'heureuse Fanchon.

» — C'est qu'il existe dans mon cœur un souvenir qui fait toute ma vie, et auquel je ne voudrais pas, même au prix du bonheur, être infidèle. Je n'ai aimé qu'une seule fois en ma vie, madame. Celle que j'aimais, celle dont j'étais aimé m'a montré un dévouement si noble, une abnégation si sublime, que même aujourd'hui je commettrais une ingratitude coupable en donnant mon nom à une autre femme.

» Madame Laurent prit le comte par la main et le mena dans un petit cabinet où se trouvaient disposés, le long du mur, une vielle, une jupe de soie et un corset de velours chamarré de paillettes d'or.

» — Fanchon! le costume de Fanchon! s'écria le comte. Oh! ne me trompez point. Si vous êtes véritablement Fanchon, ne tardez pas à me dire que mon cœur et mes souvenirs ne commettent point d'erreur.

» Il tremblait, il pleurait, il palpitait comme un jeune homme de dix-huit ans qui serre pour la première fois la main d'une femme aimée. Fanchon n'éprouvait pas une émotion moins grande. Le bonheur et l'amour avaient rendu à ces deux vieillards les enivrements et la verdure de la jeunesse.

» — Refuserez-vous encore de m'épouser? demanda Fanchon d'une voix entrecoupée.

» Il tomba à ses pieds et couvrit de baisers la main qu'elle lui tendait.

» A trois semaines de là, l'abbé Moreau célébra le mariage de Fanchon Laurent avec le comte de Forceville. Mon père signa au contrat, et j'assistai au repas de noces.

» Dix années de bonheur s'écoulèrent encore pour les deux vieux époux, qui savaient donner à leur tendresse un caractère vénérable dont le spectacle émut tous ceux qui en furent témoins. Le comte mourut le premier, en 1809. Les amis de la comtesse comprirent aussitôt que la fidèle Fanchon ne



tarderait point à rejoindre au ciel celui qu'elle pleurait sur la terre. En effet, le 11 mai 1840, un cercueil fut déposé dans le cimetière du Père-Lachaise, à côté de la fosse du comte de Forceville.

» Fanchon, quand elle mourut, habitait un appartement au premier, rue Ménilmontant, n° 7.

» Maintenant que mon récit est terminé, dit la vieille dame en s'interrompant, vous excuserez, n'est-il pas vrai, l'indiscrétion que j'ai commise et la manière un peu sans façon dont je vous ai demandé un rendez-vous. J'ai pensé qu'un peu de mise en scène ne nuirait en rien à l'effet des détails que je voulais vous conter. J'ai cédé au désir d'avoir, au moins une fois dans ma vie, quelque chose qui ressemblât à du roman. »

Elle parlait encore quand des salves d'applaudissements saluèrent madame Stolz et le cinquième acte de la *Reine de Chypre*.

Un domestique en livrée jeta un manteau de velours doublé d'hermine sur les épaules de la spirituelle conteuse, je lui donnai le bras pour la conduire à sa voiture, et me voici maintenant à écrire ce *post-scriptum* à l'histoire de Fanchon la Vieilleuse.

5 janvier, minuit.

S. HENRY BERTHOUD.

### Causeries.

\* M. Marty est maire de Charenton, chacun sait cela. De toutes les communes de France, la commune où règne et gouverne M. Marty est la plus vertueusement administrée.

M. Marty avait montré de bonne heure ce qu'il serait un jour.

Même au boulevard du crime on n'a jamais pu en faire un criminel. M. Guilbert de Pixérécourt, qui était pourtant un grand maître, avait parfois essayé de lui mettre un poignard dans les mains; mais son pensionnaire se serait coupé le poing plutôt que d'en faire un mauvais usage.

Un jour qu'on l'avait contraint de remplacer le traître retenu chez lui par indisposition, M. Marty s'était écrié, au moment de frapper sa victime : « Non ! non ! c'est plus fort que moi. Cet enfant est innocent, je ne le tuerai pas. Viens, mon fils, viens dans mes bras ! »

Ce résultat imprévu avait fait tomber la pièce, mais M. Marty avait grandi beaucoup dans l'opinion de ses contemporains, et dès ce jour on put prévoir les hautes destinées qui lui étaient réservées.

De même que les candides habitués du mélodrame attendaient M. Francisque aîné à la porte du théâtre pour le punir de tous les crimes qu'il avait commis dans la soirée, ainsi ils s'échelonnaient sur le chemin que devait parcourir M. Marty pour lui battre des mains, lui ôter leur chapeau et le couronner de fleurs.

Quel bon père c'était ! Il ne maudissait pas, celui-là, il ne savait que bénir ! il avait des pardons pour toutes les fautes. Toutes les filles coupables auraient voulu lui devoir le jour ; et, si sa vertu n'eût pas été d'une sincérité inattaquable, il n'aurait tenu qu'à lui de jeter le trouble dans toutes les familles. Il n'est pas une mère qui ne lui eût confié son enfant.

Et quelle probité ! Quel notaire irréprochable ! quel

banquier fidèle ! quel honnête tuteur ! Vous pouviez lui confier des millions, il vous les rendait, M. Marty, avec les intérêts. On cite des personnes qui, à la sortie d'une représentation, sont allées déposer leurs économies dans ses mains. Il en est qui avaient plus de confiance en lui que dans le premier agent de change venu.

Tant de vertus, sans compter les autres, recommandaient depuis long-temps M. Marty à la distinction dont l'ont honoré ses concitoyens.

Nous l'avons vu dans son écharpe municipale. Pas un maire de France ne marie comme lui. C'est l'onction patriarcale unie à l'austérité de l'officier public.

Nous avons cru remarquer, cependant, une certaine partialité en faveur du sexe. Il ne prononce pas sans difficulté ces mots sacramentels : « La femme doit obéissance à son mari. » Il a vu tant d'épouses malheureuses, qu'il pleure d'avance sur le sort de celles qui viennent lui demander la consécration de leur servitude.

En revanche, quand il arrive à ces mots : « Le mari doit protection à sa femme, » sa voix a l'éclat du tonnerre. C'est un ordre qu'il donne, et il veut être obéi.

Aussi bien, si le mari ne protégeait sa femme, il serait obligé quelque jour de la prendre sous sa tutelle, et la famille de ses obligés est déjà bien nombreuse !

Le maire de Nanterre est aux abois. Il tremble que ses rosières n'aillent se faire couronner à Charenton. Déjà, l'année passée, il trouvait que la vertu était rare sur ses terres.

\* Nous avons une foule d'acteurs aujourd'hui qui composent des pièces. C'était aussi la mode autrefois, témoin Molière, qui mourut en jouant *le Malade imaginaire*.

La gloire des acteurs empêchait les chanteurs de dormir. Pourquoi Duprez ne partagerait-il pas les lauriers de MM. Albert, Saint-Ernest ou Lajariette ?

Le ténor de l'Académie royale de Musique s'est adressé plusieurs fois cette question, et toujours il l'a résolue dans un sens affirmatif. Cela nous a valu une foule de mélodies que l'auteur fera bien de toujours chanter s'il veut les rendre supportables.

D'autres chanteurs, à leur tour, ont voulu s'élancer dans la lice ouverte par Duprez.

Le premier jour de l'an on est exposé à une foule d'accidents désagréables. Un album m'était tombé sous la main, je me mis à le feuilleter.

Cet album est intitulé *la Mélodie*.

Voyons, me dis-je, de combien de mélodies se compose cet album.

Première mélodie, de M. Duprez, de l'Académie royale de Musique.

Deuxième mélodie, de M. Barroilhet, de l'Académie royale de Musique.

Troisième mélodie, de M. Chollet, du théâtre royal de l'Opéra-Comique.

Je fermai l'album l'âme saisie d'une profonde terreur. Je tremblais, en tournant la page, de me trouver face à face avec une mélodie posthume d'Elleviou.

M. Roger, de l'Opéra-Comique, ne figure pas sur cet album : c'est étonnant. Est-ce que M. Roger se contenterait de composer des paroles de romance ?

M. Duprez a également cette faiblesse. Les journaux de Marseille nous ont rapporté un morceau dû à la faconde poétique du célèbre ténor. Ordinairement l'air de la Provence est plus favorable à la muse.

Que deviendrons-nous si, au lieu de la musique de Meyerbeer, d'Adam, d'Halévy, de Masini, de Loisa Puget, d'Auguste Morel, de Boteldieu, nous sommes obligés d'entendre les élucubrations lyriques de MM. Boulangé-Kunzé, Audran, Tagliafico, Saint-Denis et autres illustres gosiers !

Ces messieurs ne manqueraient pas de mettre en avant l'exemple de M. Balfe, cet Irlandais qui fut un baryton



italien ; mais il y a des exemples qui ne prouvent pas grand'chose.

### CHRONIQUE THÉÂTRALE.

ODÉON. — *Diogène*, comédie en cinq actes, avec prologue, par M. Félix Pyat.

Était-ce une plaisanterie du directeur de l'Odéon, ou simplement un effet du hasard ? Toujours est-il que c'est par une petite pièce, ayant pour titre *Heureusement*, qu'a été précédée la représentation de *Diogène*.

C'est fort heureux, en effet, que *Diogène* ait été joué ; que d'obstacles il a fallu vaincre ! Mais, enfin, il a brisé ses entraves, et, libre, fier, cynique, il s'est posé devant nous, la raillerie et l'injure à la bouche, insultant aux misères d'une société corrompue, de la société... athénienne, déchirant à belles dents toutes les réputations : poètes, philosophes, orateurs, banquiers, sculpteurs, peintres, hommes de loi, archontes, courtisans et courtisanes, tout ce tas, enfin, civilisé, bafouant la sottise, la vanité, l'orgueil, stigmatisant le vice, et trouvant parfois dans son indépendance et son indignation de chien de magnifiques inspirations.

Nous voudrions pouvoir donner une analyse exacte de cette œuvre remarquable, mais cette analyse nous entraînerait trop loin. Comment, en effet, rendre compte, en quelques mots seulement, d'une pièce dont les principaux personnages sont : Alcibiade, Eurypide, Platon, Démosthène, Nicias, Aspasia, Phryné, Laïs ! Pour chacun de ces caractères, il faudrait un article.

*Diogène* est une pièce à portraits, et, par conséquent, appartient à l'un des genres les plus difficiles : nous ne sachons guère que *le Mercure galant* de Boursault et *les Fâcheux* qui aient réussi en ce genre : le succès obtenu mardi soir par *Diogène* ne sera pas moins durable que le leur.

L'auteur doit des remerciements à M. Bocage pour la manière dont il a rendu le rôle difficile du Cynique, et à mademoiselle Fitz-James pour la grâce qu'elle a déployée dans celui de la courtisane Aspasia ; mademoiselle Marthe est charmante ; du reste toutes les femmes de l'Odéon sont jolies.

M. Pyat, qui, de Sainte-Pélagie, avait été amené à l'Odéon pour assister à la représentation de sa pièce, a pu juger de la sympathie qu'il inspire par l'unanimité des bravos qui ont salué la proclamation de son nom.

O. F.

### RÉBUS ILLUSTRÉ.



#### EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

A sur E mange, croix plume A, les ZZ qu'ON prend, DRUN-ré, busc, dans nain vanté 2.  
(Assurément je crois plus malaisé de comprendre un rébus que d'en inventer deux.)

**Modes.** M<sup>lles</sup> ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

**A vendre** une maison de modes dans l'un des plus beaux quartiers de Paris, exploitée dans un magnifique appartement ; clientèle aristocratique.

S'adresser, pour avoir des renseignements, à M. Longueville, rue Mazagran, 40.

**Étrennes.** Albums pour soirées. — Livres illustrés. — Albums comiques. — Recueils d'images et de modèles de dessins pour les enfants. — Petits livres instructifs et amusants. — Recueils pour dames et demoiselles. — Collections d'estampes pour artistes et amateurs.

PRIX FIXE MARQUÉ EN CHIFFRES CONNUS.

Dans les magasins d'Aubert et C<sup>ie</sup>, place de la Bourse.

**Ratelier complet**, livré en 24 heures. — W<sup>m</sup> Honoré, inventeur et seul possesseur des **DENTS OSANORES** posées sans crochets ni ligatures et sans extraction de racines. Méthode unique pour raffermir les dents chancelantes.

**Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal.** Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C<sup>ie</sup>, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 1<sup>er</sup> étage.

**Nouveautés.** Maison Chambellan, rue Montmartre, 127, 129.

**Confection de Robes.** Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

PARIS. IMPRIME PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.